

serra ses petites mains et ne voulait point quitter son père.

—Ma fille, mon pauvre frère, adieu.

Et Pierre s'élança hors de la chambre. Il s'arrêta à la porte du marquis et prêta l'oreille pour entendre encore une fois sa voix.

—Pauvre Pierre, disait M. de Salornay à son fils, je n'ai pas d'amis plus fidèles !

—Merci, mon Dieu, merci, dit Pierre en essuyant une larme ; puis il entra résolument dans le salon.

—M. de Salornay ? dit un des commissaires.

—C'est moi, messieurs ; je suis prêt à vous suivre... allons.

Et tous se rendirent sur le perron, où les attendait la voiture.

Henri, cependant, n'avait pu résister à son impatience ; n'entendant plus de bruit, il sortit de la chambre de son père pour aller trouver Pierre Lombard. Jacques, debout, le visage collé contre les carreaux, regardait attentivement dans la cour, et ne cherchait point à cacher deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues. Henri s'approcha.

—Où est Pierre ? demanda-t-il.

—Silence ! dit Jacques, et lui désignant du doigt son frère, qui montait en voiture escorté des commissaires : C'est M. le marquis de Salornay !...

Un cri à demi étouffé s'échappa de la poitrine du jeune homme, et il tendit les bras vers la voiture qui s'enfuyait.

—M. Henri, dit Jacques en lui montrant la petite fille qui jouait sur le tapis de la chambre, si un jour la pauvre orpheline a besoin de vous, rappelez-vous que son père s'est dévoué pour vous conserver le vôtre !

—Je le jure ! elle sera ma fille, dit Henri.

Le marquis et son fils partirent dans la nuit, et grâce au zèle et à la vigilance de Jacques, ils arrivèrent heureusement en Suisse. Henri avait senti la nécessité de cacher à son père le terrible secret, et celui-ci, rassuré sur Pierre Lombard, attendait avec impatience que son vieil ami vint le rejoindre. Quant à la petite Jeanne, elle avait été ramenée chez sa nourrice, Jacques craignant qu'elle ne retardât leur course.

Lorsque M. de Salornay fut en sûreté, Jacques retourna vers son frère. Pierre avait traversé lentement le village : toutes les maisons étaient fermées ; il vit seulement de loin quelques hommes qui regardaient tristement passer la voiture. Parfois un visage de femme se montrait curieusement à une porte entrebâillée qui se refermait aussitôt. Quelques-uns, plus hardis, s'avancèrent jusqu'à la voiture ; Pierre se couvrit la figure de son mouchoir. Que Dieu vous protège, M. le marquis ! disaient les paysans trompés par l'habit brodé que Pierre avait revêtu. Enfin il arriva à Paris et fut jeté en prison sous le nom du marquis, et, bien décidé à ne rien dire tant qu'il n'aurait point la certitude que le marquis fût hors de danger, il se laissa juger, condamner ; de pareils dévouements ne furent point rares à cette époque... Et quand le pauvre Jacques arriva, il n'était plus temps... Le malheureux n'eut point le courage de revoir le marquis ; il lui écrivit ce qui s'était passé, rappela à Henri sa promesse, et courut s'engager dans les armées de la république.

LA RECONNAISSANCE.

Bien des années s'étaient écoulées. En apprenant la mort de son fidèle ami, le marquis de Salornay avait versé des larmes sin-

cères. Le chagrin qu'il éprouva fut tel qu'il hâta sa fin. Avant de mourir, il appela son fils, lui légua la dette de sa reconnaissance, et lui recommanda de prendre bien soin de la petite orpheline. Puis, gémissant sur l'état pénible dans lequel il laissait son fils, il lui fit promettre d'écrire à Jacques aussitôt qu'il le pourrait sans danger, et il mourut en regrettant sa patrie. Henri pleura amèrement son père, le seul être qu'il eût jamais aimé ! Le premier chagrin passé, il se souvint de ses dernières paroles ; mais il se rappela surtout ses inquiétudes sur son propre sort ; et, profitant de l'amnistie accordée aux émigrés, il courut aux Tuileries saluer le nouveau monarque.

Napoléon, comme on sait, eut le grand tort de chercher à rallier autour de lui les débris émigrés de l'ancienne noblesse. Le marquis de Salornay fut parfaitement accueilli, et les faveurs vinrent chercher le nouveau rallié. Au milieu de tous les tracas que devaient lui causer cette vie nouvelle pour lui, comment eût-il eu le loisir de penser à celui qui était mort pour sauver son père ? Jacques vivait encore ; il avait toujours été bon et brave soldat ; mais, soit que les circonstances ne l'eussent pas favorisé, soit que, peu habitué à solliciter, il se fût contenté de faire son devoir, sans jamais en demander la récompense, 1814 le trouva soldat comme auparavant. L'enfant était devenue une grande et belle jeune fille. Au retour de ses campagnes, Jacques allait la voir, lui parlait de messieurs de Salornay, et lui apprenait à bénir ce nom pour lequel était mort son père. Un jour, il la fit partir avec lui pour Paris, et la mit en apprentissage chez une brodeuse. L'année suivante, il la retrouva habile ouvrière, et pouvant gagner sa vie.

Jacques, fier, avec sa chétive paie et quelques gratifications, d'être parvenu à élever sa nièce, sa fille adoptive, se réjouissait de lui voir un état assuré.

—Quoiqu'il arrive, lui disait-il, tu sauras toujours te tirer d'affaire ; d'ailleurs, Henri de Salornay rentrera en France ; alors nous irons le trouver ; tu verras comme nous serons heureux tous trois.

Et la jeune fille se réjouissait à l'idée de cette future prospérité, et le bon vieillard, qui ne se doutait pas que Henri fût si près de lui, formait mille projets, s'étonnant beaucoup que, depuis quelques années, ses lettres adressées au marquis fussent restées sans réponse.

Mais un jour il apprit par un de ses camarades, qu'il y avait à la cour un marquis de Salornay ; il prit quelques informations, et acquit la certitude que c'était bien son ancien élève. Ce pauvre Henri, sans doute, il nous a bien cherchés ; il a dû envoyer au village où tu étais en nourrice, dit-il à sa nièce ; je suis sûr qu'il aura été bien triste de ne nous pas trouver ; mais aussi comme il va être content !... Demain, mon enfant, nous irons le voir. Le voir seulement, car ton travail te suffit, et moi, je n'ai besoin de rien, et je ne veux rien devoir à personne ! Il appelait cela devoir !... Vous avez raison, dit Jeanne, qui ne put s'empêcher de penser pourtant que si Henri les avait cherchés, il les aurait trouvés puisqu'elle écrivait toujours à sa nourrice ! Elle ne dit rien à son oncle, mais le lendemain elle ne se décida qu'à regret à l'accompagner ; lui, dans une joie d'enfant, ne s'apercevait pas de la tristesse réfléchie de sa nièce ; enfin, il prit Jeanne sous le bras et s'achemina vers l'hôtel de Salornay...

—M. le marquis est à la campagne, dit le concierge.

—Allons, dit le pauvre Jacques, c'est partie remise ; mais voilà nos noms et notre adresse.

—C'est bon, on les lui enverra.

—Écoute, dit le vieux soldat à sa nièce, rappelle-toi, si je n'étais plus là, que tu as un protecteur qui ne peut pas te manquer ; il est marié : nul doute qu'il ne te confie à sa femme.

La jeune fille ne répondit rien, mais sans pouvoir s'en expliquer la cause elle se réjouit de l'absence du marquis.

Bientôt, Jacques dut repartir, et sa nièce resta seule encore. Il fut absent long-temps, car les désastres de nos armées arrivèrent, et, comme nous l'avons dit plus haut, en 1814, Jacques était toujours soldat, et Jeanne, alors âgée de 23 ans, était simple ouvrière. Quant au marquis de Salornay, à la nouvelle de la déchéance de l'empereur, il se contenta de changer le plumet de son chapeau, et attendit de pied ferme le retour des Bourbons. Il conserva tous ses titres.

Quand tout fut dit pour Napoléon, Jacques, qui faisait partie de l'armée de la Loire, fut licencié comme bien d'autres. Il revint près de sa nièce avec sa croix pour toute fortune. Jeanne n'était point heureuse alors : elle avait peu d'ouvrage ; elle sut cependant cacher ses souffrances à son oncle, et le reçut le sourire sur les lèvres, pensant tout bas qu'elle en serait quitte pour travailler un peu plus tard la nuit, afin de pouvoir nourrir son bon vieil ami, car elle était plus que jamais éloignée d'avoir recours au marquis. Non seulement, en recevant leurs noms, il n'avait rien répondu ; mais, un jour, le hasard amena Jeanne chez Mme de Salornay, qui avait demandé quelques broderies. Le marquis était chez sa femme. Celle-ci, en commandant d'autres ouvrages, lui demanda son nom. La jeune fille hésita d'abord ; puis, elle répondit, en regardant le marquis, je me nomme Jeanne Lombard. La figure d'Henri resta impassible ; ce nom ne sembla réveiller en lui aucun souvenir.

Jeanne ne parla point de cette circonstance à son oncle ; mais, chaque fois qu'il lui vantait ses espérances de ce côté, elle détournait adroitement la conversation ; elle érudait de même toutes les propositions qu'il lui faisait de l'accompagner chez M. de Salornay. Jacques, qui ne pouvait s'expliquer ce qu'il appelait le caprice de sa nièce, résolut d'y aller seul.

Il sortit donc un matin et arriva à l'hôtel.

—Monsieur le marquis ? demanda-t-il au concierge.

Celui-ci le toisa de la tête aux pieds.

—Monsieur n'est pas encore levé, dit-il.

—Eh bien ! j'attendrai.

—C'est inutile, Monsieur n'est pas visible avant midi.

Le lendemain, il revint à midi.

—Monsieur ne reçoit pas aujourd'hui.

—Peut-être les étrangers, mais moi ! dit Jacques.

—Vous ! reprit le valet avec un sourire de dédain ; c'est impossible, mes ordres sont précis, personne n'entrera !

C'est just., mon garçon, c'est juste, si c'est ta consigne ; ce n'est pas moi, vieux militaire, qui t'y ferai manquer ; mais voilà mon nom ; je reviendrai demain.

Le lendemain, Henri était sorti.

—Ah ça ! dit Jacques, qui commençait à perdre patience, tu ne lui as donc pas dit que j'étais venu ?

—Est-ce que Monsieur vous connaît ? dit le laquais insolemment.